

# Les leçons Fillon

## Postface à l'étude « Primaires de la droite et du centre : l'effet bocal »

---

Par Alain Lipietz\*

Le 25 janvier 2017

---

L'étude de l'équipe de Terra Nova est doublement remarquable.

Remarquable d'abord par sa méthodologie. Sans s'autoriser a priori des déclarations préalables des organisateurs de la Primaire de la Droite et du Centre, elle reconstitue d'abord, empiriquement, comment a été « produit » cet échantillonnage des préférences de leur électorat. Non ce que les organisateurs ont voulu faire, mais ce qu'ils ont fait effectivement, puis leurs réussites, leurs bonnes surprises, leurs échecs.

Remarquable, ensuite, en ce qu'elle identifie quelles couches sociales ont effectivement imposé leur choix de candidat de la droite et du centre, et donc la signification sociologique du candidat. D'où les difficultés que va rencontrer ce candidat, et que l'équipe qualifie astucieusement d'« effet bocal ».

Naturellement, je suis d'autant plus satisfait de ce résultat qu'ils ont bien voulu, dans leur conclusion, évoquer l'un de mes articles<sup>1</sup> où, sur la base d'un simple coup d'œil sur les résultats par lieux de vote, je concluais au grand retour de la « Bourgeoisie pas Bohême ».

Je voudrais, dans cette postface à laquelle Terra Nova me fait l'honneur de m'inviter en reconnaissance de l'impulsion initiale causée par l'article en question, tout à la fois expliciter le plaisir que j'ai eu à cette lecture, et apporter quelques compléments ou réserves. J'examinerai successivement :

- les problèmes de l'échantillonnage effectué par les organisateurs de la primaire (c'est à dire l'investissement en bureaux de vote) : ses justifications et ses limites ;
- le biais « déterministe géographique » assumé par l'équipe de Terra Nova, qui me semble parfaitement pertinent, à condition de le théoriser quelque peu ;
- les difficultés à départager les raisons du choix Juppé/Fillon, qui semblent se résumer à : métropole / hors métropole, en effaçant la distinction « Bourgeois Bohême / Bourgeois non Bohême », disons « bobo / bonobo »

---

\* Economiste, ancien député européen (Vert).

<sup>1</sup> « François Fillon, ou le retour de la Bourgeoisie pas Bohême », *Libération*, 25 novembre 2016.

- les leçons à tirer, des difficultés actuelles du candidat désigné, François Fillon, sur le principe même des primaires.

## 1 - UN INVESTISSEMENT PERTINENT MAIS BIAISÉ

Avec 10 228 bureaux de vote, réparti dans 6 059 communes, la primaire peut s'enorgueillir d'avoir réalisé un sondage sur un énorme échantillon du peuple de droite et du centre : 4,23 millions de votants au premier tour. Pour mémoire, Sarkozy + Bayrou avaient obtenu, en 2007, 18,27 millions de voix. Un échantillon au ¼ : pas mal ! D'autant que le « sondage » a suivi un intense débat de plus de six mois, largement couvert par les médias en dernière période : on ne peut lui reprocher les travers habituels des sondages, qui recueillent des réponses-réflexes irréfléchies.

L'étude de Terra Nova « constate » que les bureaux de vote se concentrent assez exactement dans les régions et villes de droite, tout en sous-estimant l'électorat populaire. Or cet échantillon avait été exactement construit pour ça ! Non sans justification, et non sans mal.

Un brillant documentaire télévisé<sup>2</sup> a révélé la lutte feutrée pour parvenir à ce résultat. Les représentants d'Alain Juppé et de François Fillon parviennent à imposer à un Brice Hortefeux (représentant de Nicolas Sarkozy) manquant de vigilance ces deux simples critères : un bureau de vote au moins par circonscription, avec un investissement particulier dans les communes qui ont le plus voté Sarkozy et Bayrou en 2007 et 2012.

L'argument semble imparable : il faut concentrer les bureaux de vote là où se concentrent les électeurs concernés. Sauf que...

Ce qui caractérise justement Nicolas Sarkozy, c'est qu'il se présente en fait comme le candidat de la droite et de l'extrême-droite. Il n'a pas retenu les leçons de 2012 et de la stratégie dite « Buisson » : alors qu'il avait gagné en 2007 sur un électorat très large et fait reculer le FN, il est battu en 2012 en "extrême-droitisant" sa campagne (car il perd sur le centre tout en validant le discours de sa concurrente de premier tour, Marine Le Pen). Et pourtant, dans ces primaires, il radicalise la « ligne Buisson ». Il a un argument à faire valoir : les voix gagnées sur le FN en 2007 (environ 8% du corps électoral français) lui ont manqué en 2012. Il suffit de les récupérer...

Et ce qu'oublie N. Sarkozy, c'est qu'il ne se présente pas devant le corps électoral français, mais devant un échantillon « de la droite et du centre »... à l'exclusion des bastions 2007 et 2012 de l'extrême-droite populaire. Cette « règle du jeu » se cristallise dans la répartition des bureaux de vote (qui joue le rôle d'un échantillonnage). L'électorat qu'il vise pour la présidentielle et qui va lui manquer à la primaire, c'est justement celui où il n'y a guère de bureaux de vote... et où se concentre l'électorat populaire. Néanmoins, l'analyse de l'équipe Terra Nova (section 2.1) montre

---

<sup>2</sup> Thomas Legrand, Bruno Joucla et Elise Baudouin, *Instincts primaires : Couloirs d'une élection*, émission programmée le 30 novembre 2016 sur C8.

que le pari de N. Sarkozy aurait pu être gagnant : il triomphe en 2016 sur les terres de Le Pen 2012 (mais il n'est pas sûr qu'il aurait conservé ces votes en 2017 !)

Car, rappelons-le, l'électorat flottant aux marges du FN est aujourd'hui principalement populaire, avec des revendications populaires mais ethnocentrées : il demande, au seul profit des « Français de souche », un renforcement de la sécurité publique, aussi bien la sécurité sociale que la sécurité des biens, et des services publics renforcés. Ajoutez à cela l'hostilité croissante de l'électorat de droite envers la personne même de N. Sarkozy (pour ses inculpations judiciaires et pour sa posture « plouc », comme il la définit lui-même<sup>3</sup> – il serait plus exact de dire « beauf ») : il était condamné face à Juppé et Fillon.

Le problème, c'est que les représentants de Juppé ont du même coup amputé le corps des « sondés en primaire » d'un électorat populaire resté de centre-gauche, et prêt à voter pour lui dès le premier tour de l'élection présidentielle afin d'éviter un choix impossible Sarkozy-Le Pen au second tour. Or c'était le pari sur lequel était fondée son espérance de victoire.

Le « et du centre » de l'intitulé de la primaire ne doit pas faire illusion : le centre n'y a pas de candidat sérieux. Bayrou n'en est pas ! C'est donc un électorat de la droite traditionnelle qui se presse à cette primaire, à l'exclusion des « petits blancs en colère » que se disputent Nicolas Sarkozy et Marine Le Pen, tout aussi bien que des fameux « bobo » (en fait petits-bobos : les profs et les cadres) que lorgne Alain Juppé et sur lesquels nous reviendrons. Et nous reviendrons aussi sur la difficulté inhérente à toute primaire, qu'elle soit ouverte (comme ici) ou fermée (c'est à dire réservée aux adhérents du parti) : « l'effet bocal », un bocal isolé des « franges », aussi bien à l'extrême droite, du côté du FN et de Sarkozy, qu'au centre, du côté du MoDem et de Juppé. Ces franges qu'il faudra gagner lors de la « vraie » élection présidentielle.

## 2 - LE SUPPOSE DETERMINISME GEOGRAPHIQUE

Les auteurs ne s'en cachent pas : leur « analyse de classe » des votes à la primaire est entachée d'un énorme biais méthodologique. Comme ils ne disposent pas d'un sondage « sortie des urnes » par bureau de vote qui leur permettrait de savoir qui a voté qui (quel pourcentage de cadres moyens a voté Fillon ou Juppé, etc.) mais seulement d'un tableau sociologique du lieu d'implantation des bureaux de vote, ils acceptent l'hypothèse « héroïque » selon laquelle la sociologie locale du bureau détermine la sociologie – et possiblement le choix — des votants qui s'y rendent. Ils rapprochent donc les résultats par bureau de la sociologie, non des votants, mais des habitants de la ville ou de l'arrondissement du bureau ! « *Cela permet de comparer le comportement de corps électoraux différents* », expliquent-ils (Encadré 1), faisant ainsi de nécessité vertu.

Cette approximation (au sens statistique de « proxy ») peut choquer. Ce ne sont donc pas des électeurs déterminés par leur classe sociale, qui votent pour Sarkozy, Juppé ou Fillon, mais des « lieux », selon leur sociologie moyenne ? Absurde, pour un individualiste méthodologique. Et pourtant...

---

<sup>3</sup> Voir sur cette saillie mon texte « La vérité sur le Sarkoland », <http://lipietz.net/spip.php?article3163>.

Que ce soient plutôt des classes aisées qui se soient déplacées pour voter à droite en 2007 et 2012 et donc (par construction des bureaux de vote) à la primaire de 2016 n'est pas une surprise. Mais que le lieu du vote semble déterminer le choix de ces classes sociales entre les trois candidats principaux (et ce serait encore plus net si l'on étudiait le vote pour Nathalie Kosciusko-Morizet !), voilà qui est beaucoup plus intéressant. Car le résultat est clair : dis-moi où tu votes, je te dirai pour qui tu votes... même entre Sarkozy, Fillon et Juppé.

Savoureuse redécouverte : le lien entre « l'être de classe » et la « conscience de classe » n'est pas aussi direct que dans la formule ramassée de Karl Marx. On choisit en réalité son vote en fonction du « bloc social local » auquel on appartient. Ce bloc n'est pas un simple profil quantitatif des situations objectives repérables par les statistiques de catégories socio-professionnelles, mais (ici l'apport pionnier de Gramsci fut décisif) un système d'alliances complexe, garanti par des compromis entre dominants, dominés, classes dirigeantes et classes régnautes, compromis eux-mêmes symboliques autant que matériels : ces compromis s'inscrivent donc dans des « lieux ».

Comme les mêmes atomes peuvent se regrouper en même nombre, en fonction de leurs « affinités » - on dit aujourd'hui « valences » - dans des molécules ayant des propriétés chimiques fort différentes, les « isomères », de même les compromis sociaux peuvent se nouer de manières différentes entre les mêmes classes sociales. Des ouvriers peuvent voter à droite s'il se reconnaissent dans quelqu'un qui « respecte ceux qui se lèvent tôt », des cadres voteront socialistes ou vert ou à droite selon que leurs « affinités électives » (être un salarié, un intellectuel ou un « revenu confortable ») trouveront à se combiner de telle ou telle manière<sup>4</sup>. Or ces combinaisons (et le bloc social régional hégémonique) varient de place en place. C'est même ainsi que la géographie humaine (critique) construit ses « régions »<sup>5</sup>.

Dès lors, il importe peu que Donald Trump soit un milliardaire vivant au sommet de sa tour magnifique de Manhattan, ou que l'individu Nicolas Sarkozy ait pour « espace réel » le triangle Neuilly/Auteuil/Passy ou plus largement Champs-Élysées/Rambouillet/Saint-Germain-en-Laye<sup>6</sup>. L'important est qu'ils parviennent à nouer leurs « affinités électives » avec les blocs sociaux de la *Rust Belt*, la ceinture rouillée du Midwest désindustrialisé ou du Nord-Est français, et les campagnes abandonnées. Au risque, dans une primaire, de perdre les voix de Manhattan ou de Rambouillet.

Bien sûr, ces considérations n'effacent pas les limites des « choix héroïques » de l'équipe Terra Nova. Car nous savons bien que les blocs sociaux peuvent varier à l'intérieur d'une même ville et surtout entre celle-ci et sa banlieue. La maille territoriale assez large choisie par l'équipe de Terra Nova, qui pour « atome géographique » choisit en général la commune, et même la commune et sa banlieue (encadré 1), masque certainement des différences subtiles voire profondes, des haines de classe au sein même de la bourgeoisie locale.

---

<sup>4</sup> Exemple spectaculaire : la paysannerie bretonne (voir mon article « Gramsci et la Bretagne », Politis, 12 janvier 2014.)

<sup>5</sup> Voir A. Lipietz, *Le capital et son espace*, F. Maspéro 1977, G. Benko et A. Lipietz, *La richesse des régions. La nouvelle géographie socio-économique*, PUF, 2000)

<sup>6</sup> Voir « La vérité sur le Sarkoland », cité plus haut.

J'ai critiqué ce grave biais méthodologique (entre autres défauts !) dans le déplorable *Qui est Charlie ?* d'Emmanuel Todd<sup>7</sup>. Ignorant les leçons les plus claires de la géographie humaine contemporaine (sans compter celles d'Ibn Khaldoun !), qui oppose les agglomérations centrales aux espaces interstitiels, ignorant les possibilités et les traditions de mobilité spatiales (il est plus facile pour aller manifester de rallier Paris depuis Lille que depuis Montfermeil), le choix d'une maille trop large peut accorder à La-Roche-sur-Yon l'idéologie de la Vendée, ou inversement. Heureusement, les données par arrondissements et communes permettent en Ile-de-France de se prémunir suffisamment contre ce biais.

Mais il aurait sans doute été vain de descendre au niveau de la maille la plus petite où les données de l'INSEE autorisent un profilage sociologique (les quartiers « IRIS »). Car si, dans les vraies élections, les électeurs sont attachés au bureau de vote de leur quartier, rien n'empêchait les électeurs de la primaire de choisir leur bureau de vote... dans un autre IRIS.

### 3 - L'EFFET METROPOLE ET LA QUESTION BOBO

Cette puissance de la géographie humaine éclate dans la différence Fillon / Juppé. L'étude de Terra Nova peine à identifier une différence purement socio-professionnelle entre la sociologie des quartiers des bureaux de vote « Juppé » et celle des bureaux de vote « Fillon », du moins au premier tour. Au second tour, le vote Fillon bénéficie du report Sarkozy : il est donc plus populaire, moins instruit que le vote Juppé. Mais la vraie différence, c'est « être ou ne pas être dans une métropole ».

C'est une des principales et des plus robustes redécouvertes de la géographie humaine contemporaine : l'opposition entre les métropoles (bénéficiaires dans la mondialisation, et, sans doute de ce fait, mais probablement pas seulement, ouvertes à l'altérité ethnique, authentiquement laïques – c'est-à-dire religieusement indifférentes) et les espaces interstitiels. Cette règle est quasi-absolue (il existe des exceptions comme Anvers qui méritent analyse) : on la retrouve dans la socio-géographie du vote populiste en France et en Europe (chez J. Lévy et même chez E. Todd quand il reste fidèle à son éthique professionnelle<sup>8</sup>). On la retrouve de façon spectaculaire dans l'élection présidentielle américaine de 2016, pour peu que l'on pousse l'analyse jusqu'au niveau du comté : les États-Unis apparaissent alors comme une immense tache rouge (Donald Trump) entre deux minces liserés bleu (Hillary Clinton), mais ces archipels métropolitains produisent 63 % du PNB des USA<sup>9</sup>.

La « laïcité pratique » (en fait, l'indifférence religieuse) métropolitaine, opposée à l'identitarisme religieux, fut sans doute un des grands marqueurs du duel Juppé/Fillon, et sans doute aussi la raison principale de la victoire du second, bénéficiaire de la seule grande structuration militante de la droite sous la présidence Hollande : les « Manif pour Tous »<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> Pour la critique de ce livre, voir mon texte « La géographie, ça sert aussi à faire la guerre civile », <http://lipietz.net/spip.php?article3062>.

<sup>8</sup> Jacques Lévy, *Réinventer la France*, Fayard 2013 ; Hervé Le Bras et Emmanuel Todd, *Le Mystère français*, Seuil 2013.

<sup>9</sup> Voir mon texte « Un peu de rationalité dans l'analyse de Trump ! », <http://lipietz.net/spip.php?article3166>

<sup>10</sup> Voir Gino Hoel, « Fillon, l'homme qui murmurait à l'oreille des cathos », *Golias Hebdo*, 1<sup>er</sup> décembre 2016.



Mais cette opposition géographique, tellement binaire qu'elle finit par opposer, dans le peuple de droite, vote Fillon et vote Juppé, doit être fortement nuancée. La bourgeoisie qui vote Fillon n'est pas forcément « la bonne bourgeoisie de province ». Dans le peuple de droite, il y a un vote Fillon qui habite au centre des métropoles parisiennes ou lyonnaises : dans les « beaux quartiers », et un autre, sociologiquement semblable, qui habite dans les « belles banlieues » aux vastes jardins. C'est-à-dire là où se concentre la « bonne bourgeoisie », les bourgeois non bohème, les « bonobos », qui, dans la campagne des primaires et surtout dans les meetings de Sarkozy n'ont cessé de cracher leur mépris pour ceux d'en face, les bobos votant Juppé, voire Bayrou.

Cette redécouverte des bourgeois tout courts marque la plus ferme condamnation d'une dérive qui s'est développée depuis une quinzaine d'années à l'ombre de la « sociologie des métropoles », dérive qu'incarne l'œuvre du géographe Christophe Guilluy<sup>11</sup>.

C. Guilluy fut initialement l'un des premiers dans le monde académique à diagnostiquer la misère (au sens de Bourdieu) dans la grande périphérie : dans les campagnes et le péri-urbain, y compris les grandes banlieues des métropoles. Ce résultat n'a pas surpris les militants écologistes qui, dès la fin des années 1990, alors que le vote FN semblait surtout promis à la « proche banlieue » en voie de désindustrialisation rapide et aux Pieds-Noirs, virent se développer la « misère péri-urbaine et interstitielle » et sa première expression politique : le vote Chasse Pêche Nature et Traditions (aujourd'hui absorbé par le vote FN ou sarkozyste).

Mais C. Guilluy en tira dans ses ouvrages « grand public » une théorisation monstrueuse : une analyse de la France en trois classes, les Bobos, les Classes populaires (supposées blanches) et les immigrés. Les premiers, en alliance avec les troisièmes, en un bloc social conquérant représenté par des majorités PS-Verts, auraient chassé les classes populaires du centre des métropoles (qui, dans le cas de Paris, s'étend jusqu'à la première ceinture, l'ancienne « Banlieue rouge ») et les aurait exilées dans la lointaine banlieue, hors de la zone des transports en commun où, comble de cruauté, les écologistes iraient leur reprocher leur bimotorisation et leurs voitures diesel, les livrant ainsi, et légitimement, au Front national.

Encore une fois, les écologistes furent les premiers à affronter cette problématique, et en particulier le dernier argument qui les touchait de plein fouet. En tant qu'amoureux du vert, ils étaient eux-mêmes des rats des villes préférant vivre aux champs ; en tant que « pensant globalement », ils combattaient le tout-automobile et en particulier les avantages fiscaux du diesel. Mais eux (comme les nombreux géographes et sociologues universitaires critiques des thèses de Guilluy) abordaient sérieusement la question, distinguaient soigneusement la grande banlieue type Evry et la grande banlieue type Rambouillet, analysaient la différence entre celle-ci et le nouvel arc des « cité des relégation » (du Val-Fourré à Grigny-la-Grande-Borne en passant par Sevran) qui avaient succédé à la Zone puis à la Ceinture rouge comme lieu des « classes dangereuses » (d'ailleurs plus maghrébines que « gauloises »). Et ils y répondaient (entre autres projets) par des « possibilité réelles de mobilité » : les transports en commun.

Par exemple, le géographe C. Grasland montra que, si le vote FN était, en Val-de-Marne, fonction directe de l'éloignement du Boulevard périphérique, la « dépendance à l'automobile en grande

---

<sup>11</sup> Voir notamment *Fractures françaises*, Champs-Flammarion, 2010, et *La France périphérique*, Flammarion, 2014.

banlieue » (sur le Plateau briard) concernait surtout... les classes aisées, alors que ces mêmes classes sociales n'hésitaient pas à prendre le métro si elles avaient fait le choix de jardins plus petits et de logements moins spacieux<sup>12</sup>.

Nous venons d'introduire – avec cette préférence pour la centralité ou pour les grands espaces – la notion de « style de vie » qui nous reconduit directement à la question des « bobos », au cœur de l'affrontement entre Sarkozy et Fillon contre Juppé.

La notion de « bourgeois-bohème » vient clairement de la sociologie des *lifestyle*, des styles de vie et de consommation<sup>13</sup>, mais elle s'appuie aussi sur la « sociologie dure », celle des groupes sociaux définis par les sources de leurs revenus. Le bobo dispose d'un certain capital et en cela il est (petit-)bourgeois, mais ce capital est culturel (sa formation initiale), et en cela il *peut* être « bohème » : ce qu'on appelait autrefois *l'intelligentsia*. Ce qui signifie que, s'il est jeune et mal reconnu pour sa « qualification », il est initialement condamné à vivre dans des quartiers populaires, puis, devenant plus riche au fil de sa carrière, il *peut* (mais pas nécessairement, et en cela c'est tout autant une question de *lifestyle* que de sociologie « dure ») préférer la mixité sociale et la « chaleur humaine », le mouvement et la créativité propres aux quartiers populaires. C'est en particulier le cas des artistes, évidemment : le terme « bohème » fut inventé pour eux (Puccini...). Mais aujourd'hui on n'hésite plus à appeler « créatifs » les agents culturels de la fonction commerciale : les publicitaires.

Il est indéniable que, conformément au schéma de Harding sur le surpâturage des biens communaux, le bobo risque de « tuer ce qu'il aime » en « gentrifiant » les quartiers populaires : Montparnasse, Montorgueil, peut-être Montreuil... D'où l'hostilité d'une partie de la « vieille gauche », qui rejoint C. Guilly dans la haine du bobo.

Triple erreur. D'une part — et *c'est la grande piqure de rappel imposée par la victoire de Fillon* — le bobo est une piètre menace en comparaison du bonobo, le bourgeois non bohème, qui, lui, rasant le vieux Puteaux et le vieux Suresnes, et suivant l'autoroute de l'Ouest, a conquis dès les années 1950 un immense espace populaire à l'ouest de Paris, dans le prolongement des « beaux quartiers » et du triangle urbain dense Neuilly/Auteuil/Passy. Je dis bien « espace populaire » : il faut toujours rappeler qu'au delà de Boulogne-Billancourt (l'ex-forteresse ouvrière), les Hauts de Seine furent, et les Yvelines restent, le premier département industriel de l'Ile-de-France.

D'autre part, tant que les bobos n'ont pas dépassé un certain seuil où la hausse des prix qu'ils entraînent avec eux finit par chasser les classes populaires, ils apportent à ces classes populaires, et notamment aux enfants des écoles, les avantages de la mixité sociale : en militant pour la qualité de la vie, contre la surdensification urbaine, pour le bio à la cantine, l'offre de services publics culturels, les pistes cyclables etc. Bref, ce que méprisent ensemble C. Guilly, N. Sarkozy et F. Fillon<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> C. Graland, « Atlas du Haut-Val de Marne (3) : la dépendance automobile », <https://eelv94plateau.wordpress.com/2011/02/13/atlas-du-haut-val-de-marne-3-la-dependance-automobile/>

<sup>13</sup> Elle fut inventée par David Brooks, *Bobos in Paradise: The New Upper Class and How They Got There*, Simon & Schuster, 2000.

<sup>14</sup> Écouter le débat « Le bobo, menace ou chance pour les quartiers populaires ? » organisé par *Libération* et la région Ile-de-France à la MC93 de Bobigny le 22 février 2013, notamment les interventions nuancées de la maire de Montreuil (D. Voynet) et du maire d'Aubervilliers (J. Salvator), [http://www.dailymotion.com/video/xxv06d\\_forum-ile-de-france-2030-a-bobigny-le-bobo-menace-ou-chance-pour-les-quartiers-populaires\\_news](http://www.dailymotion.com/video/xxv06d_forum-ile-de-france-2030-a-bobigny-le-bobo-menace-ou-chance-pour-les-quartiers-populaires_news)

Enfin – et nous revenons ici au déterminisme géographique — la mixité chérie par le bobo, le bloc social écolo-social-démocrate, et donc les compromis sociaux qu'il impose, dans les grandes villes, au reste de la bourgeoisie, finissent par « colorer » l'ensemble des choix politiques proposés à celle-ci. Bien sûr, une partie des dirigeants d'entreprise et des grands chirurgiens résidant à Paris souhaite continuer à parcourir la ville en 4X4 Jaguar, mais finalement se résigne à ne pas avoir de voiture au pied de sa résidence principale, et à voter Juppé.

Ce compromis métropolitain a triomphé dans les deux métropoles européennes qui furent les centres d'un empire maritime et restent les métropoles les plus « ouvertes » à la mondialisation, Rotterdam et Londres. Toutes deux, majoritairement protestantes, ont choisi un maire musulman, dans les deux cas plutôt social-démocrate, dans les deux cas militant pour un « islam des Lumières ».

Il est certes significatif que le minuscule territoire richissime alimenté par les deux premières sorties de l'autoroute de l'Ouest (Marne-la-Coquette, Rocquencourt, Vaucresson, Louveciennes, l'Étang-la-Ville, Ville d'Avray, Croissy), réalisent un tir groupé dans les 30 villes les plus mobilisées lors de la primaire, et ont donné leur préférence à F. Fillon. Il n'en est pas moins vrai que, globalement, Paris et sa banlieue ont plutôt voté Juppé. Juppé, qui n'est pas un bobo, mais un énarque assez « intello » pour supporter un exil d'universitaire au Québec et pour évoquer la « tentation de Venise », maire d'une typique métropole dès la première mondialisation, Bordeaux, capitale des Girondins, bref manifestant des affinités électives avec le bloc social dirigé par les bobos.

On peut mesurer assez exactement où s'arrête le vote Juppé, où commence le vote Fillon, c'est à dire où l'on se pense comme « métropolitain », voire bobo, donc plutôt Juppé, et où l'on se situe comme bourgeois des belles villas, donc plutôt Fillon.

Ne revenons pas sur le cône bonobo « Guichets du Louvre/Saint-Germain-en-Laye/Rambouillet ». Revenons à ce département peu industrialisé de la banlieue rouge (peu désindustrialisé, et donc moins susceptible d'avoir connu le premier raz-de-marée FN des années 80-90), le seul encore dirigé par le PCF, j'ai nommé le Val de Marne. Un département où les bonobos, et non les bobos, imposant leurs marinas, ont chassé les prolos des Bords de Marne, trésor populaire historique de l'agglomération parisienne.

On constate qu'Alain Juppé l'emporte à : Arcueil, Bonneuil, Cachan, Choisy, Gentilly, Ivry, Le Kremlin-Bicêtre, Valenton, Villejuif, Villeneuve-St-Georges, Vitry-sur-Seine. C'est-à-dire dans les communes les plus ouvrières ou à la rigueur les plus mixtes, celles de l'ancienne banlieue rouge, avec encore, dans la plupart des cas, des maires communistes (exceptionnellement EELV, MRC ou socialiste, le cas Villejuif étant à part<sup>15</sup>). Or cette présence populaire, qui se traduit aux « vraies élections » par des votes ou communistes – extrêmement peu mobilisés par une primaire de droite – ou FN – mais alors, en général, pro-Sarkozy et donc au second tour pro-Fillon – aurait dû jouer, comme en moyenne nationale, au détriment d'Alain Juppé.

---

<sup>15</sup> En 2014, la mairie communiste de Villejuif a été sévèrement congédiée en raison de sa politique locale, mais toutes les élections ultérieures ont confirmé une large majorité « gauche plurielle ».



Mais non. Le partage Juppé/Fillon se fait principalement par la distance à Paris : c'est presque le partage entre l'ancien département de la Seine et l'ancienne Seine-et-Oise. Ou encore : « dans la A86 » – et donc « à portée de métro » – contre « dans le périurbain » et donc dans le « tout-voiture » ! L'électorat de centre et de droite de ces villes, en votant Juppé, se revendique d'abord « métropolitain » par rapport à ces « beaux-banlieusards » que sont les riverains des bords de la Marne ou du Bois de Vincennes, ou du Plateau Briard. Et peut-être même comme « bobo », avec une préférence pour la mixité sociale.

Le lecteur se demandera sans doute si le lien bobob-Juppé ne pourrait pas se caractériser plus socio-professionnellement, par delà le style de vie et la « préférence pour l'urbanité et la mixité » ? Cela me semble difficile.

La nomenclature socio-professionnelle utilisée par Terra Nova n'est certes pas des plus fines (8 branches dont « retraités » et « autres »). Mais, par exemple ne pourrait-on pas approximer « bobob » par « cadres » et « bonobo » par « patron de l'industrie et du commerce » ? Probablement pas. Cela aurait sans doute été possible à une époque, celle de la fin des Trente Glorieuses et du « modèle fordiste », où la catégorie de « cadres » (salariés) s'émancipait de la bourgeoisie et participait puissamment à la montée de la social-démocratie (puis de l'écologie politique) sur le territoire. Mais, dans les trente années suivantes, on a assisté à une « re-patrimonialisation » de la petite et moyenne bourgeoisie salariée. Même les détenteurs du capital culturel se sont mis à accumuler du patrimoine, en particulier immobilier. T. Piketty souligne l'importance de la fiscalité<sup>16</sup>. J'ajouterais le rôle des incitations à se constituer un complément de retraite sous forme de rente immobilière, de la loi De Robien à l'actuelle loi Pinel<sup>17</sup>. Les cadres salariés, la « petite bourgeoisie moderne », intelligentsia et bohèmes compris, ont ainsi acquis une « valence » (une affinité) supplémentaire, susceptible de les rattacher à un bloc social rentier, incarné par F. Fillon<sup>18</sup>.

---

<sup>16</sup> T. Piketty, *Le capital au XXI<sup>e</sup> siècle*, Seuil, 2013.

<sup>17</sup> Voir mon texte « Le tribut foncier urbain aujourd'hui : le cas de la France », <http://lipietz.net/spip.php?article2982>

<sup>18</sup> J'ai toutefois tenté l'exercice sur le département du Val-de-Marne, dont je connais bien le terrain (j'y suis né, j'y habite, j'en fus le premier conseiller régional écologiste) et dont je connais les études par le géographe C. Graland. Il s'agit d'expliquer le rapport A des votes « Fillon / Juppé » par le rapport B des catégories socio-professionnelles « traditionnelles / modernes » (approximation de bonobo / bobob). Je prends pour « proxy » de la (petite-) bourgeoisie traditionnelle la somme « agriculteurs + patrons de l'industrie et du commerce », et pour la (petite-) bourgeoisie moderne la somme « cadres + professions intermédiaires ». Appliqué aux 43 communes du Val-de-Marne, on trouve une corrélation positive mais faible : 30 % de A est expliqué par B (si l'on me permet cette facilité de langage...), et l'on comprend que les analyses en composantes principales de l'équipe Terra Nova ne la détecte pas dans les deux axes les plus importants. Pourtant les villes semblent bien alignées selon les axes A et B, à l'exception de quatre d'entre elles : d'une part deux villes communistes et industrielles, Villeneuve-Saint-Georges et Valenton, où des électeurs de gauche ont pu se mobiliser en faveur d'A. Juppé, et d'autre part deux petites communes du Plateau Briard, pro-Fillon mais pas aussi bien corrélées à leur composition sociologique que les autres. Si l'on écarte ces 4 communes, la corrélation devient excellente : le rapport Fillon / Juppé est « expliqué » à 60 % par le rapport « traditionnels / modernes » ! Il y a des lois sociologiques plus approximatives... Les deux villes extrêmes sont parfaitement alignées sur la droite de corrélation et cumulent toutes les explications imaginables : géographique, sociologique, politique. Il s'agit du Kremlin-Bicêtre, plongement du XIII<sup>e</sup> arrondissement de l'autre côté du Périphérique, ville de cadres avec un maire centre-gauche, qui donne une fois et demi plus de voix à A. Juppé, et de Santeny, bourg à l'extrême sud-est sur le plateau briard en lisière du Bois-Notre-Dame, avec des agriculteurs, de riches villas, des résidences de retraite, où ne s'opposent aux municipales que des « divers droite » et « sans étiquette ».

Et si l'on détaillait plus avant ? Par exemple en distinguant les professionnels des nouvelles technologies ? Hélas ! Il existe probablement peu d'affinités entre ingénieurs informaticiens, selon qu'ils sont fonctionnaires de l'INSEE ou chercheurs au CNRS, traders, petits patrons de sociétés de service informatique, ou engagés dans des secteurs plus créatifs. Ces informaticiens de l'image et du son, mêmes petits patrons, on les retrouve précisément dans cette vieille banlieue rouge Gentilly-Arcueil, à l'ombre de leurs dieux tutélaires qui suivirent jadis le même chemin, Robert Doisneau et Erik Satie, ou bien à Ivry, où Vitez et Chéreau plantèrent dans des lofts leur *Phèdre* et leur *Solitude des champs de coton*.

Certes ceux-là ne se dérangèrent pas forcément pour A. Juppé (hélas pour lui), attendant de voter pour les primaires du PS, ou déjà décidés à voter Macron, Jadot ou Mélenchon. Mais ils participent d'un « milieu » où leur présence pesa sur le choix des cadres de droite installés en banlieue mixte, en faveur du « politiquement préférable si l'on veut vivre dans une société apaisée » : Alain Juppé.

Or au contraire, nationalement, le peuple de droite a choisi un candidat clivant : François Fillon.

#### **4 - LES DANGERS DE LA PRIMAIRE**

En conclusion de son étude, Terra Nova suggère que le risque de choisir un candidat clivant est inhérent à la procédure de primaires. Le raisonnement (largement implicite) est en gros le suivant : une procédure de choix du candidat, restreinte à l'intérieur d'un camp, désignera le plus « identitaire » de ce camp, donc le moins susceptible de rassembler au delà de son camp quand viendront les vraies élections. C'est la rançon de « l'effet bocal ». Ainsi, F. Fillon séduit sans doute le peuple de droite mais il se trouve aujourd'hui cornérisé, avec un programme invendable, ouvrant sur ses flancs deux boulevards à Marine Le Pen et Emmanuel Macron.

Certes. Il faut toutefois élever quelques réserves.

D'abord, le candidat « clivant » qui s'offrait à la droite et dont tous les sondages annonçaient que sa nomination ouvrirait le seul « trou de souris » au candidat de gauche, n'était pas F. Fillon mais Nicolas Sarkozy. Et le peuple de droite l'a éliminé dès le premier tour de la primaire, se montrant électoral plus « stratège » qu'il n'apparaît rétrospectivement à l'équipe Terra Nova.

Le hic, c'est que ce fut au bénéfice d'un autre candidat clivant, dont personne n'avait sérieusement analysé le programme avant son succès inattendu. Le peuple de droite semble avoir oublié d'être stratège jusqu'au bout, mais qui, dans les médias, l'avait véritablement éclairé préalablement ?

D'autres facteurs contribuaient à cette imprudence (si c'en est vraiment une). D'abord la menace de la gauche est on ne peut plus faible. Éclatée en au moins trois candidats (E. Macron, J.-L. Mélenchon et le vainqueur de la primaire du PS, sans compter Y. Jadot qui peut aussi « décoller »), la

---

On mesure à cette convergence des causalités possibles le risque qu'il y a à confondre corrélation et causalité. L'âge du capitaine est certainement corrélé à la taille des navires de guerre, mais l'un n'est pas la « cause » de l'autre !

gauche n'avait aucune chance de figurer au second tour de la présidentielle, et l'électeur de droite pouvait toujours espérer que le PS appellerait au « front républicain » pour battre Marine Le Pen au second tour, même en faveur d'un candidat très à droite : il l'a bien fait pour C. Estrosi aux élections régionales...

Par ailleurs, la victoire de Donald Trump, comme auparavant celles de Barak Obama, montre qu'on peut parfois se faire plaisir, sans être sanctionné, en choisissant à la primaire un candidat clivant.

Dès lors, le peuple de droite pouvait souhaiter se démarquer de la primaire socialiste de 2012, où au contraire le peuple de gauche avait délibérément choisi, pour éviter Sarkozy, de donner l'investiture au candidat le moins clivant, voire le plus incolore, François Hollande, au détriment de Martine Aubry, sans doute plus identitairement sociale-démocrate, et qui l'aurait probablement moins déçu. Le peuple des primaires est stratège (écoutez les conversations de comptoirs...), mais il est un peu facile de critiquer ses erreurs après coup.

Et surtout, en quoi cela est-il propre à la procédure de « primaire ouverte » ? Supposons que Les Républicains aient choisi la procédure d'un vote interne. Le résultat eut été évident : Nicolas Sarkozy, par acclamation... Le « vote des militants », avec son effet « verre d'eau », ne garantit pas plus que la primaire ouverte et son « effet bocal » du choix d'un candidat clivant. J'en fus un parfait exemple<sup>19</sup>.

La France, avec ses élections à deux tours, avait une primaire : le premier tour, et longtemps les socialistes ont plaidé qu'ils valait mieux voter pour eux que pour le PCF au premier tour, car ils étaient moins clivants. Mais dès lors que le Front National se voit promettre une place en finale, le premier tour ne sert plus qu'à désigner qui, de la gauche ou de la droite, l'affrontera. Et donc il n'y a plus de place pour arbitrer entre les différentes variantes de chaque grand camp imposé par la bipolarisation (entre UMP et centristes, entre PCF, Parti de Gauche, Parti socialiste, et écologistes).

Et le fond du fond du problème c'est que d'une part, depuis la présidence de F. Mitterrand, le Parti socialiste s'est acharné à perdre sa base ouvrière, sans que le PCF n'en profite (aujourd'hui : 50 % des ouvriers s'appèteraient à voter pour M. Le Pen), et que d'autre part, même ce qui restait des gauches a été décrété « irréconciliable » par le propre Premier ministre, Manuel Valls.

Le deuxième problème ne peut se régler qu'avec un parlement élu à la proportionnelle et bien obligé (comme à l'Europe ou en Allemagne) de trouver des compromis entre « irréconciliables ».

En revanche le premier problème est le problème historique de la sociale-démocratie, et peut-être même de l'État-Nation. Comment réintroduire les classe populaires dans la démocratie, quand la Nation ne peut plus vraiment garantir leur sécurité, et que de mauvais génies ont convaincu les partis démocrates ou sociaux-démocrates (en Amérique comme en Europe) de laisser tomber, en conséquence, ces classes populaires au profit des seuls classes moyennes suffisamment « nomades » pour affronter la mondialisation ? Une résignation qui conduit à la victoire du national-populisme, dans le monde entier, de la Chine et de la Russie aux États-Unis en passant par l'Europe de l'Est et la Grande Bretagne.

---

<sup>19</sup> Voir l'analyse de ma mésaventure présidentielle de 2001 ici : <http://lipietz.net/spip.php?article894>

Vaste débat<sup>20</sup>. Miraculeusement, de petits peuples résistent encore à la vague... la Grèce et le Portugal ! Tout espoir n'est donc pas perdu.

---

<sup>20</sup> Voir mes quelques réflexions ici : « Au fond du trou, posons les questions qui fâchent », *Libération.fr*, [http://www.liberation.fr/debats/2017/01/09/au-fond-du-trou-posons-les-questions-qui-fachent\\_1540054](http://www.liberation.fr/debats/2017/01/09/au-fond-du-trou-posons-les-questions-qui-fachent_1540054)